Mikel Benoit

Les Horizons Déçus

Guy Boulianne, éditeur

LES HORIZONS DÉÇUS

Couverture : Caspar David Friedrich
"Wanderer above the Sea of Fog", 1818
Huile sur canevas, 94 x 74.8 cm
Kunsthalle, Hamburg

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Mikel Benoit

Les Horizons Déçus

Symbiose
des contraires

À toi

Objet d'une flamme loin comme le soleil
Je cours néanmoins pour t'attraper dans le ciel
Avec pour bagages le désir et l'éveil
Que je perpétue dans ma veille et dans mon fiel.

J'avance en repoussant la pluie et je décolle
Là-haut où mes liens se défont dans le ras l'bol
Parmi tempêtes et nuages qui s'affolent
Parmi reines et rois qui s'usent en paroles

Tempétueuses. Je t'atteins moi, valet. Toi
Tu me prends, bergère, dans le sérail des rois.
Nous gouvernons les aïeuls et les trisaïeuls.

Par-dessus les générations nous détiendrons
La vérité héritée d'ancêtres féconds
Dans cette forêt où les enfants font des ronds.

A une fille câline

Parfois je rêve que je suis
En ville, la nuit
Et je rêve que tu apparais
Devant moi, toute timide
Et je rêve que je te fais une invit'
Et que tu acceptes de monter dans
Un appartement imaginaire
Où tu répands ton parfum,
Où tu te prélasses dans un coin,
Attendant un bisou et un câlin,
Attendant une caresse et un refrain
Un refrain qui dit : « je t'aime, je t'aime, je t'aime. »

Anges maudits

Quand la lune reflétait ses rayons d'argent
Sur le lac que recouvrait la nuit enchantée
Quand la blancheur des étoiles dansantes
Inondait la rivière avec sa clarté

Je reposais mon corps sur le bord du rivage
Et je laissais les anges rentrer dans mes rêves
Aussitôt arrivés, ils cessaient d'être sages
Ils s'agitaient et cherchaient dans la mer des glaives

Des glaives pour combattre et répandre le sang
Sur le château ensanglanté d'un beau Satan
Des glaives qui, tombant aussi drus qu'une averse,
Formaient autour du paradis comme une herse

Qui se refermait violemment dans mes pensées
Les anges se débattaient avec leurs longs glaives
En tranchant le cou à Adam et puis à Eve
Ils s'agrippaient aux grilles du jardin scellé

Mais point d'espoir : ils étaient bien tous encerclés
De hautes flammes qui dévoraient les cultures
Assaillaient leurs corps. Dans la rivière asséchée,
Un ange agonisait dans d'atroces brûlures

Je me réveillais dans un sursaut
Je vis l'ange agonisant qui flottait sur l'eau
Il me dit en expirant : « pourquoi avoir fait ce rêve ?
Mes frères sont prisonniers des flammes. »

Je lui répondis : « en toute vie qui se consume
Il y a un paradis qui brûle. Anges maudits !
Allez chez Satan pour y brûler là-haut comme je brûle ici-bas. »

Appels vibrants de la forêt

Je disais aux prés et aux forêts et aux bois
Et aux hommes : ardeurs brûlantes, nuits d'été,
Venez incendier nos âmes de villageois
Et constamment rougissez, criez, appelez !

Le feu des forêts nous réclame à l'envie pour
Déverser l'âme humaine dans son chant aimant
Calmes rencontres des arbres et des amants,
Bruits silencieux où tout chauffe comme un grand four

Des usines s'activent entre les feuillages
Les troncs font vrombir de gigantesques citernes
Qui tournent dans les essaims d'oiseaux de passage
Dans cette forêt tous les bruits se rassérènent

Les nectars et les mélodies suintent, roucoulent
Des arbres immenses se pressent dans l'arène
Des automnes entonnent les chants de la foule
Les ouvriers dansent au milieu sur la scène

Constructions faites pour nous, nous vous adorons
Car un ruisseau a chanté dans maints et maints cœurs
Et votre écume est la révolte de nos fronts

Ce sang dans nos veines coule pour cette paix
Frissonnante que vous offrez.
Donnez-la aux chanteurs si désireux de confronter vos chœurs !

Bref souffle de nature

C’est si beau quand une mer énorme jaillit
Avec des centaines d’oiseaux qui nous survolent
Avec sa falaise qui se dresse en taillis
Immenses qui jusqu’aux nobles azurs s’envolent

Un faune marche dans les herbes qui s’inclinent
Les forts vents des marais font remonter en trombes
D’eaux leur boue géante partant des catacombes
Des fées sacrées sur le rideau de la nuit dînent

Je sens une piqûre de moustique au cœur
J’entrevois la mandoline des vénitiens
Derrière nos peurs et nos doutes qui s’effleurent
Je vois un igloo de cœurs décimés pour rien

Des étoiles en terre comme la faucheuse
S’endorment dans le beau et précieux cristal, là
Le cristal s’entrouvre pour faire des dormeuses
Un foyer de flammes courant sur tous les bras

Et la nature découvre son grand sein aimé
Et les hommes se perdent dans le coquillage
Et les peuples mangent la terre fécondée
Et les rumeurs souveraines rient par les âges

Ce que me conte ma grand-mère

La vieillesse se nourrit du silence aimant
Du souvenir. Elle est aussi ferme que l'arbre.
C'est sans peur qu'elle projette ses grands yeux perçants
Sur tout l'univers qui sous son regard se cabre.

Sa souveraine maîtrise de la patience.
Ses mouvements réguliers, ses bruits minutés.
On sonne les heures d'une vie bien réglée.
D'une œuvre d'art aux reflets pleins d'impertinence

La vieillesse semble amoureuse ou cartésienne
Elle a l'omniscience et la pensée populaire
Et son pouvoir sur l'espace, sa grande scène
Où dansent les vieux funambules funéraires.

Elle sait s'avachir et comprendre les secrets
Du céleste repos dessiné à la craie
Sur son tableau tout vert, son passé et ses guerres
Qu'elle nous emmène dans sa jolie clairière

Où tout se repose dans une belle attente
De prés verts et d'accords joyeux qui se déploient
Douce attente des champs plats en haut sur la pente
Divine attente, fruits pressés et tendre émoi.

Que la fin du beau rivage lui apparaisse
Et elle court vers lui comme après un bel homme
Une forêt qui verse un vin brûlant se dresse
Sur la vieillesse qui va faire un très long somme.

Des rivières vont s'endormir dans leurs reflets
Comme un oiseau pourpre embrassant les nuages
Au ciel bleu d'été qui miroite la clairière
Au ciel vert et bleu où on voit peints nos âges.

Où la vieillesse trouve son dernier message.

Ce que nous avons tous pensé du travail, ne serait-ce qu'une fois dans notre vie

Le travail nous détruit, le repos est en berne
Jamais nous ne verrons la couleur de la mort
Efforts bâclés, gestes violents et gros yeux ternes
Corruption et exaspération des bras d'or

L'attente furieuse du calme et du repos
La croyance poétique dans le progrès
Mes feuilles mortes amassées font un clapot
Elles dorment de volupté, près d'un chalet

Les bureaux écrivent au loin, planant, riant
Les femmes font le ménage, à côté, jolies
Triste journée forte, va à l'arbre galant !
Entrain, courage, galopade, me voici !

Je me sers de mon outil comme d'un roman
C'est du Kafka bien maîtrisé, pas de folie
La muse disparaît pour encore un instant
Voyons nos maisons, repos des châles, des vies

L'impression que j'ai de ce qu'on fait aux poètes aujourd'hui

La jeunesse n'existe pas, l'enfant non plus
La mort, la force seules guident nos poilus
Aux guerres aveuglées, aux bombes incendiées.
Les écoles et les institutions sont nées

Des désastres ou de ces guerres engendrées
Par toutes ces révolutions tueuses nées
Des crève-la-faim et des bourgeois égoïstes
Qui font naître du sang via mille machinistes

Fabricants d'armes dans des usines tueuses.
La jeunesse n'existe pas, l'enfant non plus
Puisqu'ils s'inventent une guerre malheureuse
Avec leurs mères, leurs patrons et puis leur cul.

Les jeunes se refont des guerres personnelles
Et les groupes s'opposent comme les poubelles
Séparées de nos usines de recyclage.
Aux pauvres l'argent ? Aux bourgeois l'équarrissage ?

L'école et les grandes institutions préparent
Les banlieues mafieuses, leur machisme bâtard,
Les fils de riches et leur haine des révoltés,
Les jeunes bourgeois amoureux de nos cités,

À avoir cette vieille folie des grandeurs
Une folie qui tue et foudroie le rêveur
Une folie qui stigmatise la candeur
Et une folie qui effraie tous les rieurs

Richesse et consommation qui nous unissent
Réunions qui dans les conflagrations sévissent
Bourgeoisie à l'envers, pauvreté à l'endroit
De la banlieue au centre, le pauvre louvoie.

La bourgeoisie monnaie tous ses jeunes seconds
A cette putride odeur de consommation
La pauvreté monnaie aussi ses banlieusards
A une putride odeur de mafia criarde.

Et les jeunes premiers et leurs institutions
Parviennent par l'opération consommation
À tuer l'anarchie et les jeunes seconds
Et bien sûr les pauvres. C'est à nouveau l'affront !

Débarrassons-nous de cette guerre mentale
Qui nous opprime dès l'enfance, qui n'est pas,
Comme la jeunesse, n'est pas dans la bataille.

La force mentale, l'alpha et l'oméga !

Notre force sera la douceur du début
Que nous rechercherons, que nous retrouverons.
La force sera un échange dévêtu,
Un rassemblement de la civilisation.

La force de la communication humaine
Des groupes unis par une activité saine,
Des explications contre la brutalité,
Des contemplations artistiques appréciées.

Mouvement physique et mouvement moral
Dans l'amour des choses au plus haut des degrés
Même dans ce triste bal de cet infernal
Capitalisme où l'esprit se fait huer,

Déserter, ignorer, piétiner, torturer,
Lacérer, flageller, pervertir, triturer,
Décimer, incendier, vider, damner, violer,
Animaliser, en un mot : désintégrer

Cette étincelle

Je vois une étincelle dans tes yeux de verre :
Est-ce l'océan tapant ses flots dispersés
Sur la rive baignée de senteurs parfumées ?
Ou l'orage écarlate bondissant dans l'air

Pour tomber en tourbillon dans ton beau teint clair ?
Est-ce ma fraîcheur ou ta chaleur démêlés
Dans un abri que je construis sous les éclairs ?
Ou la conjonction des régions chaudes et gelées

Me faisant voir et ressentir, vivre et revivre
Même au-delà des hauteurs, du froid et du givre ?
Je sais que cette étincelle est aussi un rire

Et derrière lui tu caches ton beau sourire,
Et derrière lui tu mets une douce envie,
Et devant lui, oui ! Je m'amuse et je revis !

Chant

Sous cet arbrisseau
Donne-moi ta main.
Au-dessus de l'arbre
Il y a l'oiseau
Qui fait des quatrains
Vois comme il palabre !
Il est rigolo.
C'est même un festin
Qui chante dans l'arbre
Et qui fait très haut
Le chant des humains
En bas si macabre
En branche si beau.

Commentaires sur la folie des hommes

Un jour, les images rapides lasseront
Un jour, nos chansons trébucheront et mourront
Un jour, le bonheur sans doute nous punira
Un jour, nos chaînes hertziennes seront brisées

Un jour, la mer se pâmera à notre porte
Un jour, le ciel se suspendra à nos plafonds
La nuit, les étoiles courront dans notre rue
A l'aube, nous dormirons dans les prés lumineux

Le soir, des cinémas de la rue nous prendront
Dans leurs feux et discuteront de la vraie vie
Des saltimbanques joyeux feront leur sourire
Aux animaux buvant le lait du clair de lune

Alors nous viendront peut-être ces vraies pensées :
La nature et les danses sur un feu d'Afrique
Avec les tambours, les violons et les guitares
Avec les mélodies voguant entre les mers

Mais ces questions sont mortes et nous mourrons tous dans le fourre-tout orgiaque.
Avec les nôtres, avec ces quelques autres, avec ces lumières de l'idéale vérité : celles du quotidien. La nature et l'art, les autres et la force.

Retour de la calme ressemblance qui ne réunit que la pauvreté des âmes tour à tour follement tristes et follement gaies.

Communion

Le balancier fait tic-tac
Et la lune ses grands écarts
La boussole déboussolée sur mon perchoir
Indique le nord. Les grands vents attaquent

Les glaciers perdent leurs cheveux
Au-delà une tête d'arbre fleurit
Mais à nouveau les aiguilles tournent et rient
La banquise s'émiette dans l'horizon brumeux

Je marche de travers dans mes regrets
Mes coudes les font tinter en s'y cognant
Gling-gling ce que vous êtes marrants !
J'écris et mon encre semble la fonte de mon regret

Visages, faîtes fondre la fraîcheur !
Paroles, brisez l'horloge des heures !
Présences, répandez vos chaleurs !
Êtres, faîtes reverdir le printemps
Et faîtes renaître l'été et sa torpeur !

Dans ma maison, il fait chaud

Le soleil vient fondre sur la jolie maison
Que je t'ai apportée, alors que je rêvais
Empires et demeures royales sans nom
Où les citadelles dans le ciel se frottaient

Toi tu me dis qu'une masure te suffit
Et que les gouvernants sont bien tristes là-haut
À chercher leur joie de vivre dans la folie
Des résidences en transe où hurle l'écho

De cette petite maison. Qu'ils nous rejoignent
Dans la maison printanière où le jardin rit,
Où tu me dis que c'est aérien et si bien.

Où nous nous aimons dans l'ivresse et l'allégresse,
Longeant les couloirs et atteignant la cuisine,
Tels deux anges enamourés qui se traversent.

Enervement

La peine recouvre la fureur dans ses plumes
Les magies contenues vont prendre leur essor
Pour l'instant elles attendent dans l'amertume
Du poids sous lequel elles croulent : le plus fort

A dégainé ses armes et brandi sa coupe
Mais les magies se réveillent et elles se battent
Puisque c'est la faiblesse qu'elles envahissent
Pour mieux se défendre de tous ces gardes-chiourme

Déjà un long cosmos a pénétré mes veines
C'est un triomphe d'érudits sur les bêtas
Ils sont réparés tous ces appareils malades !
Et les étoiles ont repeints toutes les peines

La guérison fait éclore ses mille yeux !
Je vois une beauté qui me rend tout heureux
En elle de divins accords ont fait leur nid
L'immonde joint les canaux de la poésie

Comprenez la colère des dieux tout là-haut !
La colère brillante des nuits peintes en or
La céleste colère réparatrice du héros
Elle a touché ma petitesse en son centre ! En ses bords !

La pierre philosophale a touché mon corps

Esprit d’amour

De l’éclair naquit le vieillard vêtu de blanc.
Après lui les heures au clocher s’éteignaient.
Triste, il tenait dans ses mains de vieux sentiments
Qui lui avaient donné le secret de la paix :

« Celle qui s’élance dans les beaux cieux tous sages
Celle qui s’élance dans les sombres orages. »
Un couple d’amoureux fit éteindre l’image
En montant aux cieux où Nature fit hommage.

Dans son éternité, le vieillard prit le couple
Et les emmena à son sommet voir le peuple.
Ils ne virent ni lumières, ni monuments.
Seul apparaissait à leurs yeux un ciel changeant.

Ce ciel, sentant la présence des deux amants
Se para de toutes ses couleurs et saveurs.
Il déploya sa lèvre gracieuse en riant.
Les nuages partirent, muets de stupeur.

Pour le vieillard on dresse une longue échelle
Le ciel amoureux fait une terre plus belle
Amour et sagesse s’enlacent dans leurs ailes
Et la vie devient la paix en bas, éternelle.

Gris-bleu au ciel d'été

Azur gris-blanc lumineux d'argent, je m'adresse
A toi. Les Arts ont découvert dans ta richesse
Brûlure jouissive ! Feux ! Éclats ! Or ! Étoiles !
La paix. Rayons bleus, blanc neigeux chauffant le poêle

Ne t'en va pas ! Goutte ce feu que tu boiras
Dragon de feu, tombe, perce la claire-voie
Jette-toi sur l'azur et son faune champêtre
Monstre imaginaire, brille dans ce noir traître

Le dragon se déploie dans la nuit qu'il enflamme
L'azur gris-blanc dessine un tourbillon de feux
En faisant des nœuds de lumières dans mes yeux
Où tout se fait jaune ardent, où couteaux et lames

Ne se voient pas mais se devinent au combat
Qui est mené dans le mouvement et la danse
De cet animal fantastique qui est là
Comme un azur fondu dans un feu qui s'élance

Tout d'un coup, les nuits s'agitent et se défont
L'azur d'argent vient mêler aux cris du dragon
Sa couleur terne et ses beaux yeux de chasteté

Dans un volcan, le dragon et l'azur se croisent
Le ciel gris-blanc entoure le tout, se poudroie
Dans la lave en fusion. Tout s'embrase : l'été !

Infini

Une lueur se secoue au paratonnerre
La larme énergique se recueille, timide
Un essai d'au-delà court une fois, jet d'air !
Villageois, dansez donc sur ces notes fétides

Eh ! Arrêtez de tournez, cambrez-vous plutôt
Ramollissez-vous et moquez-vous du bateau
Qui ravit nos beaux yeux, qui court de tous ses nœuds
Vers le très lointain ciel, vers le coucher de feu

Oui, il n'y a désormais qu'une assiette plate
Qui rase l'eau pour rejoindre quatre cents aubes
Qui tourne sur l'éternelle mer plate et chaste
En dessinant des feux follets de trois cents aubes

Oh, que de beauté et de paix sur ce couchant !
Ce couchant est un beau décor où vient flamber
L'anneau dont on ne voit plus que le petit nez
Et il me dit un au revoir dans un chaud temps

Il est un ralentissement qui fait silence
Il coule son onde douce sur les beaux cieux
Il pleure de ses tensions et de ses vaillances
Il réclame une idée folle, une idée pour vieux

Tel le Vésuve crachant sur Herculanum
Sautillant de joie et se reposant de paix
Il regarde vers les grandes fins le tout jeune
Bébé dans l'embryon, que la mère enfantait

La balade des dames du soleil

En ce jour je sentais un parfum qui dorait
Les âmes des dames de mille et une ivresses
Qu'on voyait courir et rire par les forêts.
D'elles coulaient des joies et des airs, qui, sans cesse

Plus clairs et plus vibrants à la source des mots,
Créaient dans les lumières une ondulation
Descendant du ciel pour venir caresser l'eau.
Un vent baladeur parcourait tous les beaux sons

De la forêt et les dames levaient le temps
Sur des temples ne reconnaissant plus les heures.
Et des pas heureux comme autant d'anti-labeurs

Piétinaient les bleus chemins et montaient au ciel
Rejoindre les fantaisies et les jeux orgiaques
Que faisaient les enfants dansants aux feux des veilles.

La fête des forêts

Le bois sec d'été pose son soir de ciel d'or
Sur le ventre ondulé des vertes vallées
Le crépuscule orange attend et puis s'endort
Dans la course d'un vent tendre qui plie les blés

La nuit en fête rouvre la cime des arbres
Courant en remontant le grand ravin des fleurs
Elle éclate ses longs cheveux jaunes aux marbres
Des forêts qui surélèvent d'âpres couleurs

Le lac plonge dans l'étang brillant et ardent
L'armée des arbres marche sur le firmament
Les mouvements entrent dans d'immenses champs blonds
Les éclairs font exploser le bleu des coteaux

Les jeunes se sont réunis autour d'un feu
L'amour se cache et ferme pour l'instant les yeux
Les lèvres fiévreuses sont encore dans l'attente
Des « je t'aime » qui éclairent les nuits et chantent

Dans le feu où tout rougeoie comme un espadon
Qu'on aurait chassé puis tué puis dépecé
Puis déposé dans les flammes de l'horizon

« Sifflez aux étoiles vos sons et vos cadences
Dansez ciels ! Criez chairs ! Remuez farfadets !
Sur nos chemins sauvages de folles forêts »

Le désir

Avant de te raconter cette musique
Qui swingue et qui gigote dans le bel éther
Et celle-là qui anéantit les mimiques
Derrière les hivers de ces belle rivières,

Je veux te montrer les courbes que tu dessines
Sur les passages flottants de mes pas dansants
Quand, marchant à grandes enjambées sur les fines
Routes de mes pensées, tu te poses dedans.

Agitant les drapeaux, démontant les barreaux
De la cage où je repose et où je t'attends
Amenant les couleurs et l'idylle des oiseaux

Jusqu'aux cercueils que tu fuis et qui te rattrapent
Jusqu'au curé que tu évites et qui te touche
Vois ! C'est moi tout en saveurs qui te tends ma bouche !

Les capucins

Nous gambadions main dans la main
Au marché et sur les étals,

Devant les moines capucins
Et à l'ombre des cathédrales,
Où le vin coulait en raisins.

Devant les moines capucins,
Nous dansions presque comme au bal
Et eux nous imitaient en vain.

Ils dansaient avec des sandales
Et ne criaient pas au scandale.
Ils disaient même : « oh, c'est divin !

Des enfants parmi nous, enfin ! »

Au marché, les passants sereins
Nous regardaient avec dédain

Et disaient que nous étions pâles
Et disaient « ceux-là, ils ont faim. »

C'est alors que, très peu banals
Avec leur robe automnale,

Les moines nous avaient rejoints
Au marché tout près d'un canal.

Ils crièrent tous : « c'est la fin !
Ces enfants ont dansé si bien
Qu'ils nous ont donné le moral
Donnez-leur de votre pain
Sans quoi nous mourrons tous de faim !
Sans moral, comment avoir faim ? »

Au marché et sur les étals
Nous repartions alors avec du pain

Et la danse des capucins
Egaya l'aube et le matin.

Les poètes connaissent le chaos perpétuel

Ils ne savaient pas lire, ni écrire ni compter
Ils cueillaient, chassaient et fabriquaient des outils
Ils dessinaient dans des grottes des animaux
Où ils vivaient et où ils découvraient le feu

Il fondaient des villes, se sédentarisaient
Ils avaient peur devant l'inconnu, leur malheur
Mais ils inventèrent une mythologie
Où régnaient le Ciel, la Terre, le Vent, les Dieux

Ils donnèrent un nom à tous ces éléments
Et firent des Cités-Etats bien hiérarchisées
L'imagination fut l'apanage des Princes
Le peuple était réduit au plus triste esclavage

Bouffons, farceurs, saltimbanques couraient la rue
Les gens du peuple s'unissaient dans des tavernes
L'orgie régnait dans l'ignorance et la vie vraie
Les Princes s'amusaient dans le mépris d'en haut (la richesse)

Aujourd'hui l'univers est dans quelques maisons
L'univers est en kit et se met dans des boîtes
Je vois les étoiles s'étreindre et s'enlacer
Et rien n'a changé depuis l'âge des cavernes !

Mon amour se repose

J'aimerais déposer une fleur sur son corps
Endormi. M'allonger auprès d'elle en silence.
Son sommeil me console, me berce et m'endort.
Dans son cil dorment innocence et douce enfance.

Je coule dans ses rêves comme un océan
Où se distinguent les profondeurs et le sang
Mais où elle ne ressent que vie et joie de vivre.
Quand elle se repose elle m'enchante et m'enivre.

Quand elle se réveille, je me lève et vibre.
Avec ses mille enfants qui courent en tous sens,
Je comprends les heures mouvantes aux semences
Humaines, où tout en se dispersant va libre.

Mais sur ces traces enfouies, c'est toi qui t'élèves,
Impérieuse. Tu sièges au-dessus des dieux
Et des hommes. Te regarder avec nos yeux !
Pour chavirer, glisser et retomber sans trêve.

Mon cirque

Ce soir, j'ai remis ma combinaison spatiale
Et, avec elle, je vais jouer au martien
Sur une planète où je danse et me régale
De sauts de joie, aussi sérieux qu'un Dioclétien

J'envahis l'espace en des tourniquets d'éclats
De mes jouets qui tournent en l'air tout en pommes
Dans de belle étoiles où les enfants dorment
Et où la boule énorme au sommet roulera

Sur le chemin qui mène au cirque de l'espoir
Avec l'âne s'arrêtant sur la voie ferrée
Et dont je tape l'arrière-train dans le noir
De tunnel où la station et le train du soir

Nous disent un grand bonsoir et se font rancœur
D'avoir rencontré un âne et puis un danseur
Qui s'agitait sur leurs rails en faisant des pleurs
Et des cris qui faisaient un appel plein de chœurs

Et avec sa girafe au long cou d'entonnoir
Qui se saisit d'une herbe pour la mâchouiller
Allant d'en bas en haut sans même nous voir
En un mouvement lent et plein d'agilité

Que nous appelons l'âne et moi pour faire la foire
Mais qui pose au ciel son long vase entremêlé
Qui semble s'élancer, vivace, vers la gloire
Pour manger d'autres feuillages et d'autres mets

Et puis qui prend des pauses en haut tout en l'air
Ayant l'air de ne rien faire, tranquillement rêveuse
Fixant son repère qui semble être l'éther
Je danse avec cette girafe capricieuse !

Nous autres dans la réalité d'un travail parfois pénible

Une pluie folle. Sous elle, une saignée de porcs.
La sueur colle sur la mécanique des corps.
Une agitation fébrile qui court à tout va.
Des gênes et des biles, d'en haut jusqu'en bas.

Tourne ! Chanson triste des hommes au travail
Prends tes mépris et rends-moi mes galanteries
Garde tes chagrins et tes élans du matin
Laisse-moi le repos divin du musicien

Un fourre-tout ou un bric-à-brac ?
Un bouche-trou ou un cul-de-sac ?
Ça grouille là-dedans ! Vite, un hamac !
Travail, tu nous prends pour tes têtes à claques !

Nous suons des perles visqueuses de souffrance
La salive et les larmes sont notre pitance
Les mots sont condamnés, les chants sont oubliés
La tristesse nous fait ployer sous les huées

Entendez-vous la chanson bête du labeur ?
Celle de l'horloger qui grignote nos heures ?
Pourtant le rêve ne vivait pas sous son joug
Quand il crachait sur nous ses enfants trop rêveurs

L'imagination morte et l'esprit disparu
Dans d'odieux silences qui sont comme des viols
Nous brisons dans une étrange sévérité
Les fleurs et les rires que nous voyons mourir

Et tu tournes et retournes, oiseau de malheur !
Tu as réalisé ton projet criminel
De nous laisser, vivant sur un ignoble autel
O ce supplice qui pour toi fût dans nos cœurs !

Nous deux

Ma chère solitude
Nos deux corps rassemblés
Pareils aux macchabées
Parés de finitudes

Avancent en linceuls
Vers toi l'immensité
Pour revoir la beauté
Ondulée de l'aïeul

Remués par le vent
D'une mer apaisée
Nos envols reflétés
Rassemblent deux amants

S'unissant pour un temps
Nos corps au firmament
Font briller l'étincelle
La vie et ses merveilles

Vibrent à l'océan
Qui, très tranquillement,
Fait revivre la mort
Dans l'horizon qui dort

Pastorale

Tombant de tous les côtés,
La brise de vapeur s'endort.
Un nuage se suspend
Dans les airs, sans un seul effort.
Je respire l'odeur fraîche
De la rencontre de mes biches.

Dans leurs ailes de cristal
S'enveloppent les libellules.
Tous les insectes frétillent.
Ils sont amoureux et pullulent.
Glorieux cris constamment tus
D'arbres ivres ! Bords des sillons !
On croirait soudain entendre
La paix au loin dans le vallon.

Criez bois ! Enfantez vergers ! Pleurez ô cieux votre pluie

Mobilités, mouvances,
Idéales réalités,
Vous bougez, mais sans bouger.
Naissez parmi vos frais brasiers.
Gratuité d'un long silence
Vers la mer où tout se déchaîne.
Très combative nature,
Tu pénètres dans mon haleine.

Nous te recevons ensemble.
Mes deux longs doigts frottés aussi.
Reçois leurs belles lumières
Que nous ressentons jusqu'ici.
Emmène mes vibrations,
Ces émois que tu reconnais.
Enfin ! Mon duvet de cils
Touche ces forêts de baisers.

Pauvreté

Les esclaves avec leur charité
Fraîchissent la chaleureuse mémoire
Des immondes rues, ces déserts publics
Déversez nos charges dans cette foire !

Traînant sur son dos les plus grands dépits
Le dormeur a déposé son berceau
À Paris. Les affamés n'ont pas ri
Les boulevards : sardoniques cachots !

Le règne des pauvres. Ils ont un cri
D'animaux geignant au triste abattoir
L'histoire antique franchement enfouie
Hauts sommeils des esclaves et nuits noires

Et le destin victorieux de la fin !
Début des mers sur un gros tas de sang
Saine pauvreté, saints crèves la faim
Les riches flambent au soleil d'orient

Petit poème-fable sur le vers et la pâquerette

Vert en bas, rouge en haut, bleu au milieu.
Entre ces couleurs, je voguais tel un serpentin dans la roche sèche de la Garrigue entre des coquillages marins.
J'atterrissais sur l'herbe imbibée de givre.
J'avançais dans la rosée froide.
Je m'enroulais avec rapidité autour des gouttes d'eau qui s'étalaient dans l'atmosphère.
Je volais !
La spirale de mon corps s'enroulait, se déroulait et se tendait entre les herbes ainsi qu'un fil à linge.
J'étais un vers de terre qui déployait ses courbes dans les brins drus du gazon matinal, frais comme le printemps.
Au fur et à mesure que j'avançais, je devenais de plus en plus grand et éclatant.
La partie médiane de mon corps longiligne s'éclaircissait, plus belle que la tête princière du vers luisant qui se dresse, impertinente, dans la nuit apaisante et souriante.
J'étais même le plus beau vers de la contrée.
Je me promenais avec toutes mes jolies couleurs en narguant tous les autres insectes de ma famille.
Tout cela se passait dans une terre agricole de la verte Cornouaille.
La nature m'avait paré d'une robe de soie rose pour recouvrir ma nudité provocante.

Attendri par les fleurs, j'accourais vers elles en dessinant des sourires de ma queue à mon cou.
Une pâquerette, l'une des plus belles dans cette herbe riche où je me prélassais, m'avait réveillé de ma torpeur.
En me voyant, elle avait laissé tomber un de ses pétales.
N'écoutant que mon courage, je me réveillais et j'envoyais mon postérieur sur la cime d'un brin d'herbe dont la rosée m'éclaboussa la tête en me faisant l'effet d'une douche tonifiante.
Je courais dans l'espoir d'atteindre ce pétale car un coup de vent eut pu le faire s'envoler et un insecte envieux ou jaloux eut pu l'emporter à mon nez et à ma barbe.

Je serpentais à nouveau rapidement les brins d'herbes.
Mais à mon étonnement, un lombric à la mine patibulaire stoppa ma course et me dit :

« Allons, que vous souciez-vous d'un triste pétale
Et d'une pâquerette à la mine si pâle ?
Ne préférez-vous pas vous tortiller sur moi
Qui suis dans l'attente d'un doux et tendre émoi ?

La terre est notre vraie patrie et les hauteurs
Ne nous voient pas. Ce pétale vous rendre fou
Et quand vous l'aurez rendu à son possesseur
Il rira de vous voir arriver en sueur

A sa cime si belle j'en conviens fort bien,
Mais la beauté se retrouve aussi chez les vers
Et je déconseille de regarder en l'air
Quand en terre on possède famille et cousins. »

Le vers stoppé dans sa course répondit :

« Vous n'avez pas tort, mais c'est oublier qu'Amour
Ne connaît pas ses bornes : il faut donc toujours
Prendre garde à ne pas blesser ceux qui autour
D'une dame tournent pour lui faire la cour.

Mais puisque vous me semblez en manque d'amis
Laissez-moi vous proposer de m'accompagner
Jusqu'au visage de cette fleur qui rougit
D'une rougeur qui magnifiquement lui sied.

De cette tendre et douce fleur qui nous attend,
Où nous pourrons nous entremêler tous les deux
Et, d'un commun effort, rapporter sans envieux
Et sans jaloux son pétale à son firmament

Ne retenons que les beaux effets et les traits
Délicats d'une princesse qui me plaît
Ne voyons que la robe claire en ses apprêts
Et laissons ici-bas les vers dans leurs marais. »

Pour morale de cette histoire nous pourrons sans peine deviner que l'amour en pleine course abat toujours toutes les frontières.

Poétesse

Comme le printemps où les fleurs en fièvre se
Froissent dans leur chiffon d'or, comme la bâtisse
Rayonnante qui croît dans le ciel végétal
Tes beaux seins sont la terre qui pousse à l'étoile

Tes épaules semblent deux rochers sur la grève
Ton naturel est un saule pleureur en trêve
Sur ton cops doux et crémeux tombent les caresses
Qu'un vent sème de tendres bisous de déesses

Je te vois dans les eaux limpides de l'étang
Miroitant l'iris en reflet des gais enfants
Recousant les lyres dans les cordes du ciel
Pour faire vibrer l'ivresse de tes sommeils

Ou alors tu rougis, ou alors tu t'enfuies
Dans un cachot où tu fais rugir tes lumières
Dans une ombre où tu recherches l'or qui luit
Ses lumières font reluire tes jarretières

Tes manières sont fières natures accomplies
D'un caractère voltigeant dans les abris
Des âmes chaudes qui apprécient tous tes gestes

Tu ne fais pas ou bien tu fais, mais peu importe !
Ta solidité est un arbre droit qui fête
Les siècles et qui vient chauffer les Everest !

Pour une fin harmonieuse

Un repos intense et un intérieur chaud
Pour tous et pour toutes. Un manoir pour les gens
Avec le chauffage pour réchauffer nos os
Avec les hamacs et les rocking-chair branlants

Une vie insouciante et gaie pour nos enfants
Où frétilleront mers, soleils et horizons
Le présent et l'antan se réconcilieront
Le peuple et les politiques en chanson

Referont un passé et un meilleur progrès
Il n'y aura plus de mensonges financiers
Il n'y aura plus de langages compliqués
Il y aura les hommes et puis la forêt

Je le dis : l'esprit sera valorisé et
Le corps suivra son mouvement de perfection
La bêtise disparaîtra, plus d'apeurés
L'inharmonie du début, nous la briserons !

Rassemblement

Des lumières souterraines froissent les écumes.
Elles s'arrêtent. Le vent et l'épée agissent.
Le sable explose aux feux dansants des épices
Qui se sont bagarrés aux grands soleils des brumes.

Le feu craché par les lions déchire les nuages
Le corps des plaines se recouvre d'un corps d'acier
Les eaux reculent et montent dans les brasiers
Des chaleurs étouffantes naissent toutes les rages

Les adagios tristes hurlent dans le froid
Les presto joyeux cavalent dans les tunnels
Le feu brave crépite les sons les plus sournois
Les mers dansent sur l'instrument du ménestrel

Les mouvements ont pris possession de mon âme
Le calme dansant arrive !
Il m'étreint et je l'étreins !
Vois-le courir dans mes pensées vagabondes

Apaisement. Une peau d'ours a brûlé, tout devient boréal.
Ensemble, les hommes se rapprochent des glaciers,
Fondus dans la douceur virginale de la marée.
Du ciel cassé sort un chant de paix vespéral.

Des tribus sortent de la profondeur de la voûte
Retournée. Emportant les festins des dieux
Les loups rôdent, illuminant la danse de leurs yeux.
Un seul cirque marche sur le monde et par la route.

Les métaphores enfantines

Vase, tes lumières végétales crépitent et ton demi-violoncelle aux épaules arrondies enveloppe des hanches fermement tenues. Ton cou se cache, timide, se renfonçant dans tes clavicules.

Bureau, ton chêne déploie ses écorces aux nouvelles géométries. L'ancien arbre crie du va-et-vient des mâchoires. Tes nymphes arboricoles immobilisent leur sinueux sourire et tes pieds droits se souviennent, stupéfiés, des arcs-doubleaux.

Réverbères, prisonniers accablés suant vos lumières, halo brûlant du fer rouge tapé à l'enclume par le forgeron. Champs de tournesol au cou concave et au corps droit. Enchaînés mais révoltés dans vos visages éclatants, par millions vous marchez sur nos routes, telle une foule annonciatrice des carnavals futurs.

Aqueducs, mille marches des pantins, tes corps en château de cartes sont coupés au cou comme la tour de Babel et tes cascades tombent en saule pleureur ou en pattes d'araignées sur la mousse velue des chocs du cours d'eau de la rivière agitée, tempête de tes fenêtres.

Gouttières, vous pleurez, ainsi que des esclaves, les cieux noirs des dieux en fureur et, vos transepts enfouis dans les humides bitumes, élevez les toits de nos cathédrales pour faire votre revanche aux bois vermoulus aux combles des vieilles maisons de pierres.

Arbres, marionnettes effrayées en hiver, Gargantuas, ogres, Falstaff obèses et ivres du printemps, vieux sorciers et vieux sages pâlis aux bruissements automnaux des feuilles tuméfiées ou fraîchies, Apollon asphyxiés des luttes athlétiques et Eros des copulations brûlantes en été !

Vision

Pauvre imagination ! Te voilà dans l'abîme
Des silhouettes qui tissent des rayons purs
Des bulles courantes aux parois s'abîment
Des marteaux oscillent et puis fendent les murs

Avec tes yeux par-delà ces hauteurs immenses
Tu verras bien là-haut que les pierres cassent
Comme tombe la grave perruque d'argile
En légers gongs tintant des particules pieuses

Souveraines lenteurs vos ondes vibrent
La brise parle, pâle vient toucher
Un corps pâle, la blancheur se crispe
On entend le silence frissonner sur son immobilité

Désormais les pauvres visions s'accomplissent :
Les femmes-fées de l'aquarium, les lumières,
Et la nature fragile, lasse peut-être,
Sur la toile des pensées se réfléchissent

Symphonie
(premier mouvement - très animé)

Cette construction se pose comme une éclaboussure, elle se constitue comme la plante et elle veut s'ériger de mille manières : comme un tonnerre, comme un monstre, comme une victoire. C'est un tas criard. C'est un hippopotame ivre, une sirène qui se repose.

La naissance resplendit et cette fois veut nous embrasser. Elle court nous chercher, bouillonnante sous les écorces. Elle est là et nous la voyons : une splendide femme jaillissant de l'écume, en statue de mousse agencée. La terre tremble. Elle était la terre. Peut-être un astéroïde l'a-t-elle fait disparaître. ?.

Elle avait les cheveux au vent et se prétendait Nature aimante et chérissante. Elle avait poussé le cri fécondé, cela suffisait. Que les gens étaient alors heureux !

Tous en bénéficiaient, tous étaient à la fois ses enfants et ses amants. Les jouvenceaux montaient sur ses seins et la prenaient pour mère. Les jeunes hommes l'enfantaient. Elle était Zeus, l'unique Sirène, l'unique Eros.
Tout était réglé par l'épanouissement des différences car son corps était la terre. Car son corps est la terre.

Retrouvons-la par les déconstructions, saisissons son ancien apprentissage !
La femme a régné, elle règnera par celle-là qui est l'apaisement et la réconciliation, à la fois la mère, la sœur et la fille - la grandeur et l'horizon inconnu des hommes.

Symphonie en ut mineur
(violent et tourmenté comme du Bruckner - premier mouvement)

Immense précipice de la dévalorisation, fin de ce monde-ci
Ecrasés nous mourûmes, écrasés nous vivrons
Sangs éclaboussés sur toutes les marées
Nos liquides à jamais feront gonfler nos corps

Jaillissements je vous vois ! Détruites aux confins de cet univers là !
Trompettes infinies des forêts, courses embrasant les mythologies de pourpre
Corps attristés scintillants sous les pluies des diamants en démence

Et l'amertume nous a égosillés
Et le vide blanc nous a battus
Et la guerre blanche nous a secoués
Nous crevions dans les champs blancs !

Epouvantés sont nos paradis
Dans la majesté vivent nos allusions au passé
Vols de mélodies planantes et hésitantes
Millions de couleurs entre le grand Blanc et le grand Noir

Si noir et blanc donnent naissance au sang
Si peinant nous marchons aux écorces humides
Si la vieillesse nous apprend à ne plus souffrir
Notre corps céleste gagnera les paisibles rivages

Le corps social enfin réduit
Nous lui donnerons en poudre égrenée
La mode qu'elle chérit et que nous méprisons
Conflits de dimensions, oppositions sacrées
Ils se désassemblent puis s'assemblent
Le temps d'un long baiser d'or charnel et spirituel

Incompris, ils se sont compris !

« Danse ! Danse ! Danse ! »

Poème musical ou chœur final d'une symphonie

Et maintenant, fouettons la poésie. La chaise aux bras : l'inspiration.
Le bureau d'écriture : la création sur le papier
Le fauteuil : la lecture multiple, l'écoute musicale (Beethoven, Bach, Bruckner, Mahler)

Autre source d'inspiration : le contact aux autres, le mouvement (la danse symbiotique sur toutes les œuvres des grands musiciens), la volonté intérieure, la satisfaction, la révolte, la politique, la difficulté.
Je parviendrai ainsi à la divine harmonie (invisible pour les autres, visible pour moi).
Détail : l'écoute musicale et la lecture poétique (Virgile, Du Bellay et puis d'autres) ne peuvent constituer un travail. Elles sont une saine occupation avec laquelle je redeviens l'enfant que j'étais, toujours occupé, toujours en action.

Extérioriser le désordre intérieur avant d'avoir une situation sociale plus stable et une posture intellectuelle plus accomplie (ne jamais abandonner l'art qui fait partie de mon être et ce, malgré l'indifférence environnante pour ce vivant pilier).
Hors de moi les études ! À bas les froides institutions et vive l'émancipation libre, seule voie pour créer vraiment.

L'atmosphère se pend.
Les jardins s'enivrent des vergers éventés.
La nuit enrage.
Le jour blêmit.
La montagne se creuse.
Les vallons accusent et les forêts condamnent ceux qui ont enfreint la justice végétale.
Le soleil félicite les étoiles qui le caressent.
Saturne jaloux gifle son anneau qui tressaille.
Un vers de terre caresse un escargot sur lequel j'ai marché.
Des fourmis bégayent ce que des oiseaux chantent.
La croûte terrestre rampe sur son manteau.
Les bateaux voyagent en se raidissant.

La langue infernale de l'aurore latine crache une poussière du rayon tueur du midi.
Les greniers poussiéreux deviennent des voies lactées dans lesquelles des araignées pointues blanchissent comme du lait.
Des écharpes nous étranglent dans le salon d'Alexandre, vicomte de Beauharnais.
L'espace tourneboule et jongle dans les siècles et les nuits.
Le monsieur à barbe blanche joue des marionnettes avec nos planètes.
Nous nous bousculons dans un café où les verres tintent : le karaoké foire lamentablement et des filles déguisées en bourreaux écartèlent des hautes-contre.
Des mosquées s'effondrent mais leurs belles arabesques se suspendent dans les airs, se balancent un temps et puis s'envolent.
Tout cela remonte aux étoiles où les poussières, araignées, arabesques, écharpes et autres ornements forment de scintillantes pierreries assemblées en une harmonie somptueuse par un orfèvre patient fana de joaillerie.
Les colonnades des mers fades et maussades.
Des mers colossales à l'écume de colombe supportent assez bien cet ensemble céleste.

Mais ce n'est qu'un début car la Terre vit, messieurs dames !

En musique :

Quelqu'un arrive ! L'ordre avec lui se délie et la majesté se désordonne. Les frontières s'abattent. Les fronts rêveurs s'avancent. Montagnes fiévreuses claquant des dents, voyez comme les rosées matinales pétillent ! Les skieurs remontent les pentes enneigées et les volées d'amertume de notre impertinence se projettent comme un grand soleil sur ces vacanciers hagards.
Nous chassons les paradis virtuels munis de tridents cocasses rose-bonbons. A l'aide de nos fers parfumés d'un chaud laitage, nous nous donnons nos mains - qui sont des mers - et nous dansons la ronde avec les pas des montagnes. Reconnaissons notre ivresse ! Nos hauteurs !

Alors que les petits vacanciers tournent toujours dans un petit chassé-croisé mécanique, nous, nous jouissons par avance de notre prochaine gratitude envers les hommes en contemplant l'étendue de notre tâche :

aux prés où nous arrivons, les arbres balancent leurs bras : le peuple en mouvement !
Nous nous regardons, emplis d'un espoir conquis et comme applaudis dans une arène. Nous nous chatouillons et les sapins frissonnent. Les arbres croisent la folie de notre invasion.
Entrons ! Il y a tout à voir !

Les bras des troncs nous servent des mousses aux comptoirs des forêts où tout danse. Nous trinquons au renouveau printanier avec des dames revêtues de robes des champs. D'immenses robes des champs qui sont notre récolte. La semence aux cheveux des femmes, nous la répandons de nos mains ! Nous courons dans les bois et nous jetons des graines aux cheveux et aux robes. La voix des femmes chante partout dans le calme, le silence et les échos du vent.
Nos veines sont des sèves !
Nos oreilles, des escargots !
Nos pouces, de simples bananes en partance pour l'Afrique !
Là-bas, les voyages et les richesses héroïques nous appellent.
Félicitons les misères que nous ne connaîtrons pas dans les régions dévastées par la surnatalité et la mort.
O nos esprits de nos autres paroles !

Mais voilà que notre sang païen nous fait précipiter, via les hurlements de nos ancêtres gaulois, dans les forêts des faiseurs de potions magiques et des banquets enflammant les jours éteints.
Nos fourchettes ressemblent aux stries des hautes pierres magiciennes trouvées à Carnac et à Stonehenge par un druide. Leurs menhirs forcent le respect : autant de fraises à manger et d'aquariums sans poissons. Des pierres géantes qu'on appelle joie de la source.
Comme les druides, nous casserons les cieux avec des formules anciennes. L'argent des neiges coulera dès lors à flots et nous nous en accommoderons fort bien. La terre goûtera notre équilibre en se mêlant à nos racines, ses bronches enfin arrachées à l'odeur pestilentielle des villes.

Après l'Europe et dix mille kilomètres de déserts parcourus en trois petites secondes, nous nous reposons au bord de la plus grande oasis du Proche-Orient. Nos écorces humidifiées des climats tempérés, nous les promenons au pays d'Abraham où on peut aussi sécher les fruits que contiennent nos cornes d'abondance. Nous entretenons nos écorces et nos fruits. Nous guérissons nos membres au pays des bédouins. Avec la

soie du ciel, nous fabriquons des tentes aux tissus, rafraîchissant nos corps asséchés. De nos bras, ces cornes d'abondances nouvelles dont les extrémités sont nos mains grandes ouvertes, coulent raisins, dattes, oranges et toutes les surprises alimentaires possibles.

Pour nous amuser de notre divine langueur que nous procure ce chaud désert d'Orient, nous saisissons, vautrés dans l'oasis, nos jouets les Alpes, nos piscines les étangs et les mers, quelques baobabs en guise d'aiguilles à tricoter. Nous pressons les froides montagnes comme des éponges pour mouiller nos corps. Une ziggourat sumérienne renversée nous sert de verre pour boire l'eau du Nil que nous atteignons d'une lancée de doigts s'éparpillant sur les nuits dans de joyeuses bousculades.
Les poissons sont là qui frétillent dans notre ventre.

Combien de terres notre estomac a-t-il avalées depuis notre naissance ?
Nous nous jouons du souffle de dieu et les éléments sont nos organes. L'univers est un jongleur et nous jonglons. Nous naissons de la poussière céleste au sein des voies lactées. Le dieu unique est trop petit pour nous, mes frères ! Ce sont les astres, les cosmogonies et les espaces infinis qui se sont embrassés pour nous créer. Ce sont de simples frères, sœurs et amis tenant la torche enflammée. Une torche qu'ils se refilent d'étoile à étoile en un mouvement perpétuel digne des plus belles harmonies.
La voûte céleste est notre harmonie.
Observons là, en ce soir mésopotamien, les perles alpines mises à notre index et nos corps réchauffés dans les feuillages des arbres rapportés d'Europe et qui nous revêtent.

Des hommes en bas se battent. Ils se déciment avec des armes méticuleusement élaborées par des ingénieurs - techniciens à la solde des gouvernements - les guerres.
Les islamistes agissent dans la contrebande d'explosifs en tout genre et leurs femmes vivent avec eux dans le dénuement matériel et la folie d'un visage désirant dieu et un Etat - les fanatismes israéliens et palestiniens.

Et nous, nous cueillons l'étoile pour la plonger dans la mer- la voilà qui explose en un feu d'artifice d'une couleur d'aurore boréale ! Nous enlevons des morceaux de nuits remplis d'or fin et étincelant pour illuminer nos perles.

Nous faisons de nos artères des fleuves de renaissance, des espèces animales et végétales. Des artères courant dans des statues de Michel-Ange. Notre corps est un gîte pour la nature entière.
Rassasiés par cette nuit orgiaque, nous contemplons nos couleurs explosées au ciel clair de Mésopotamie : nous avons passé une nuit festive faite d'aurores boréales, mélanges d'astres remués par la mer, allongés en rond sur les rives de l'oasis et mangeant.

Au matin, un de mes frères me dit de remettre nos Alpes et nos forêts d'Europe à leur place et de démonter nos tentes.

Sonnet

Jeune femme mystérieuse aux cheveux très bruns
J'ai longtemps voulu rejoindre le nid douillet
De tes seins, de tes jambes et de ton vagin
Qui remuent ensemble dans tes habits défaits.

Les habits que tu laisses traîner tout par terre
A côté de ton lit qui aime te voir nue.
Joyeuse et comblée de joie, tu avances vers
Les hommes qui te regardent d'un air têtu

Et farouche. Ta beauté leur donne des ailes !
Ce sont les ailes du désir qui sur leur dos
Battent, se secouent, s'agitent comme un vaisseau

Qui dansent dans le ciel avec des marins ivres
Avançant, heureux, vers toi qui est leur bateau
Un beau bateau dont ils feront leur Clemenceau

Un beau bateau dont ils feront leur paquebot
Un petit canot qu'ils voudront tous secouer.
C'est toi dans ton lit, aussi jolie qu'un été !

Sonnet

Lorsque de tes beaux cheveux j'ai vu la couleur
Et lorsque de ta personne j'ai vu le corps
Qui en son entier s'offrait ainsi que de l'or
A tous ces hommes qui réclamaient ta chaleur,

J'ai alors saisi une épée et, vite fait,
J'ai combattu tous ces jaloux qui regardaient
D'un œil espiègle et mauvais tes yeux beaux et doux
Et je me suis fait de toi le garde et l'époux.

Et j'ai veillé à ce que tu dormes, fébrile,
Dans un lit d'étoiles tournoyant sur les îles
Et où tous les hommes chercheraient leur asile

Avec à tes côtés un petit homme doux
Qui s'appelle Mikel et qui fait le grand fou
Pour trouver, dans la foule, ta chère pupille !

Aux confins
de toutes les misères

Les romans noirs des cieux bleus descendent
Un vol de cormoran plane
Il s'envole et ne retombera pas
L'artiste jaillit du feu
Il se suspend
Il sourit
Il est seul et il espère
La peine et la lenteur tombent
Tout d'un coup des fenêtres s'ouvrent et des oiseaux chantent
La joie est retrouvée
Elle est éternelle

♦♦♦

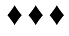
On inventa le calvaire. Ce calvaire qui s'érige comme un sexe sur la place publique.
Le bruit, le froid, la marche. Je te serrerai et tu me serreras et nos corps auront chaud.
Mes amis, dans le calme universel elle apparaîtra.
Mes amis, dans la foule on la verra passer, fluette, menue et désagrégée.
Avec ses cheveux blonds qui nous retiendrons comme la vague apaisante qui masse.
Voyez son sourire d'impertinente. Il vous préoccupe et vous titille la cervelle.
Le calvaire s'érigea sans doute aussi pour une brune. Quel bâtisseur de calvaire n'a pas un jour vu une jolie brune se trémousser érotiquement au fin fond d'une taverne ?
Cette vision légitima sa foi en Jésus-Christ.
De même les princes jaloux virent en ce dernier un moyen de se détourner de tout un tas de frustrations, surtout du néant et de la sexualité.
Jésus-Christ remplaça la blonde.
Jésus-Christ cacha subtilement la brune.
On aima alors la religion en tant que passion humaine et soif de désir.

Le calvaire, dans ce contexte, peut se concevoir autant comme une scène pornographique que comme un conte pour enfants. Comme un excitant ou comme un apaisant.
Pour les ouvriers et les princes, c'était un moyen détourné : se mettre au service d'un art religieux pour chasser les envies.

Le calvaire est un sexe d'homme avec un sexe de femme cohabitants dans l'extase charnelle.

♦♦♦

Comment supporter la pitié des faibles ?
Vous la sentez venir ?
Elle vous assaille ?
Rasseyons-la méthodiquement.
Approchons-nous de ceux qui pleurent pour nous parce qu'ils pleurent pour eux ;
Nous nous aimerons et ôterons toute fureur.
Nous rirons aux larmes qui nous appellent.
Les larmes des femmes me font douter de la misère humaine.
Les meilleurs remèdes à leur désespoir sont le pain, le vin et les jeux.
La fête et l'insouciance devront régner au travail.
L'agitation et les secousses seront notre symbiose.
Au travail, des petits mots doux et tendres comme des roses se glisseront entre nos corps.
Les parfums que nous créerons se répandront dans nos métiers au fond de nos chairs.
Le travail devient flou à l'aune de la rigolade et du fantasme.



Quel est le lien qui nous unit à ce foutu monde ?
Notre propre mise en avant qui chasse les idées noires et l'ennui.
La dévastatrice absence de peur et la hauteur de vue qui font agir notre plume et notre fierté.
Nous sommes donc voués à rester solidement en nous même pour que l'extérieur cesse de nous blesser ?

Soit, aucun lien. Seulement un cercle pensif. Un cercle pensif que l'on écrit pour faire taire les déshonneurs et les maladies qui rongent notre apathie.
Je me réveille pour moi seul et, ce faisant, j'endors les autres !

Peut-on se complaire dans une telle perspective ?

♦♦♦

À votre avis, vais-je aller me balader sous ce ciel bleu pour tuer l'après-midi ou vais-je continuer à arpenter les couloirs ?
Marche encore un peu, le soir n'est plus très loin.
Pour l'heure, j'aime cette chambre. Qu'en sera-t-il demain ?
Le soleil perce le velux et me foudroie.
Quel fauteuil confortable !
Quelle bonne humeur et quelle espérance au premier degré !
Et cette porte verte qui me cache sa féerique caverne !
Ce parc où les gens vibrent et s'amusent au disque ardent qui éclaire tout !
Et tout ce temps passé à rêver !
Désespoir disparu à la fête de l'âme !

A trois heures de l'après-midi, tout le monde fait une balade et c'est bien le moins.
La marche, les arbres et les oiseaux (tout ce que je ne reconnais plus) : le désespoir vaincu par les sens !

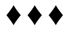
♦♦♦

Lire sur un tabouret placé non loin d'une fenêtre ou d'un velux et ce, pendant dix minutes au plus. Puis se lever et marcher dans une pièce joliment décorée, tout ça sous un ciel et une lumière radieux.

Quelques solutions pour rythmer la journée qui s'étale en longueur (que je ne vois pas, que je ne sens pas) : le repos, les promenades, le sport et la musique.

Secouez-vous sur des valses musettes et des rythmes de musique de cirque.
Unissez-vous au groupe de musiciens !
Ils jouent du biniou (un instrument lassant à la longue), de la cornemuse et font renaître la fête.
La légende celtique et les chants irlandais nous enivrent.
Notre âme et nos sens dansent sur cette unique radio de la bande FM.
Ecoutez maintenant la musique orientale !
Quelle chaleur torride !
Une femme toute parée de soie nous fait la danse du ventre.
Des hommes sont attablés et la regardent faire ses sensuelles contorsions.
Son chant raconte une histoire anodine d'enfants amoureux.
Des enfants qui s'embrassent pour la première fois, assis sur un banc au cours d'une fête qui s'épanouit dans un centre-ville.
C'est un petit garçonnet blond avec une petite fille brune.
Mais la danse bretonne, énergique, fait son retour en se fondant dans la masse.
Les enfants courent autour des parents et dansent.
On boit en causant de tout et de rien.

Remuons, dansons encore !
Buvons et mangeons gaiement !
Que le bal dure toute la nuit !
Rêvons d'amour, encore et toujours !



À Belle-Île, quand il fait soleil, des gens se promènent sur le bord de magnifiques falaises à l'horizon desquelles la mer s'étend à perte de vue. Ils regardent l'océan radieux et les bateaux tranquilles, vacillants dans la lumière du soleil. Des randonneurs y marchent sans relâche puis y plantent leur tente. Dans le camping où ils s'installent, des jeunes boivent et discutent. Vers minuit, tout le monde se couche, fatigué, rassasié et éreinté.
A dix heures du matin, on se lève, on démonte sa tente et on met son sac à dos pour repartir vers d'autres aventures, d'autres soleils couchants.

Et parfois on tombe sur une jolie blonde qu'on veut et qu'on a pas, au restaurant où on mange des moules et des frites.

L'enfant qui est en moi joue.
L'amour qui est en moi résonne.
Les femmes belles et heureuses me rendent fermement jaloux.

Bientôt le soir et la fin des chagrins !

♦♦♦

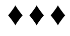
Elle est assise sur une chaise avec sa jupe serrée, son visage d'ange et ses cheveux blonds.
Je ne sais pas qui c'est mais je l'ai vue à la télévision dans une émission conne et inutile.

Faisons-la croiser ses jambes sous la table et imaginons la chose.



Tout cela me fait rire et me rend ma bonne humeur.
Et ce manège qui tourne dans le coin du parc.
Et ces enfants qui crient autour de leur mère.
Et le petit bateau avec ses voiles blanches qui flotte dans l'eau du bassin.
Imaginez le bébé qui allaite sa mère sur ce banc où les discussions et les commérages vont bon train.
Et puis imaginez la fièvre de l'après-midi en ville.
Nous sommes samedi et les jeunes se préparent à faire une grande fête dont ils ont le secret.
Les filles ont bien l'intention de sortir en boite de nuit.

Et on va danser tout autour de la terre où partout il fait chaud.



Un livre posé sur mon lit m'attend et me guette.
Il veut me séduire.
Sa blanche couverture est une invitation à la valse.

Habillé en robe de ballerine, il danse sur les murs.
Heureux et joyeux comme une chienne qu'on tient en laisse, il m'ouvre ses pages qui sont comme des mains tendues.
Ce livre est un petit cachottier amateur de drague.
Il devient une jolie brune dont le souvenir m'épanouit avec ses mains derrière le cou, allongée insouciante sur le lit.

Lire de ce livre, comme embrasser une femme…

♦♦♦

On se régale au chant des moineaux et on s'emmerde tous ensemble, d'un seul tenant.
La grâce de l'ennui universel aux colombes qui s'envolent.
Buvons et rions aux vieilles dames qui font leurs courses aux supermarchés du coin du quartier.
Aux banlieusards et à leur amour de la transgression.
Aux danseurs de l'arrière monde et aux couples des siècles à venir.

Aux chercheurs d'idées qui n'en ont pas marre de penser.

♦♦♦

Lundi matin à huit heures, deux milliards d'êtres humains enverront leurs enfants à l'école.

Cette pensée me lie d'amitié avec les parents du monde entier.

♦♦♦

Une musique bretonne sur vitaminée et amoureusement dansante pénètre mes veines.

Invitons des amis chez nous et sourions-nous en hommage à nos ascendants fêtards.

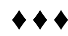
Un blues tinté d'une larme de reggae ?
Un blues qui se meut comme du James Brown ?

Et des gens qui trinquent en l'honneur du violon qui enivre leur âme.

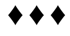
♦♦♦

Le peintre a déposé son chevalet devant une guinguette.
Cela se passe à la fin du XIX ème siècle.
Les gens sont amassés un peu partout.
La lumière fait tourner les accordéons.
Les chapeaux brillent aux becs de gaz.
Les corps se serrent.
Les jeunes ont le cœur chaud.
Les enfants sont sortis.
Les maisons de Paris sont vides.
On danse tous au bal
La fièvre des sentiments agite l'âme de tout ce beau monde.
Sublime désordre !

Je dis merci à Auguste Renoir pour la flamme dont il a nourri sa peinture.



La flore africaine et la Tour Eiffel dansent sur la symphonie fantastique de Berlioz.



La position debout et la position assise font de moi un homme invulnérable et conquérant.
Je marche à travers le blizzard enveloppé dans un manteau de graisse de phoque.
Les icebergs sont plantés dans le décor comme d'énormes montagnes.
Je plante mon piquet dans la neige et je tombe.

Mes lèvres sont gercées et brûlent.
Mes mains deviennent violettes.
Mon drapeau d'explorateur est frappé par la bise.
Bientôt, le crépuscule me montrera l'étoile polaire.
Alors je me lèverai et la suivrai.
Peut-être verrai-je des esquimaux demain à la première heure ?
Je pressens un igloo phosphorescent éclairant l'aube glaciale.
J'entends les hurlements des loups qui parviennent à mes oreilles tels des échos de chants tyroliens passant dans les hauteurs.
Mon traîneau se perd dans la pluie de flocon et les vents du brouillard.
Je commence à perdre connaissance et je vois une lumière trouble au loin.
Tout s'éparpille.

Je plante mon drapeau là où les hommes n'ont jamais mis les pieds et je meurs en héros…



La force et le plaisir moral me titillent. L'ennui et le sexe sont partis.
En attendant leur retour vespéral, parcourons le monde des idées du chat :
À la campagne, Norbert le chat habite une ferme dont les propriétaires sont un vieux couple honnête, sage et patient. La cheminée grille et Norbert regarde le feu qui s'en dégage dans une langoureuse expectative. Il caresse ses oreilles et se lèche les babines. Ce matin, il a mangé parmi les cochons. Il impose à ces derniers son autorité de chat fier et assuré. Norbert est en forme. Il sort de la maison et veille à entretenir sa suprématie sur tous les animaux de la ferme. Le voilà qui marche avec prestance en tendant sa queue vers le haut, signe de sa toute puissance de mâle. Il nargue le coq et regarde les poules avec un détachement nonchalant. Il rend visite aux cochons qui reculent devant lui et prennent peur. Norbert terrorise littéralement ses confrères. Puis, après son inspection, il retourne se reposer devant la cheminée. Après une heure de sieste, il recommence le même manège.

Imaginez cette micro-société et dites-vous que le patron agit de la même manière que Norbert dans ses relations avec ses employés.

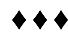
Les femmes sont ma dynamite et je vis en permanence avec elles. Absolument toutes les belles filles couchent avec moi et marchent dans ma chambre où elles attendent mes ordres, mes volontés et mes exigences, comme cela se passe pour Norbert le chat avec les animaux de la ferme.
Allongez-vous sur un lit et rêvez des femmes, c'est le conseil de tous les dieux en direction du peuple rassemblé afin de réaliser une symbiose brûlante et ardente, que l'on soit à Tombouctou, à Dakar, dans la campagne isolée ou à Paris.
C'est sublime !
On peut mourir heureux !

Les autres sont vraiment notre victoire.

♦♦♦

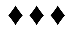
Pour les filles, je m'imagine parfois que je suis une mutilation et une atrocité.
Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Je ne sais.

Mais je les aime d'autant plus à l'aune de cette constatation.



Il ne faut pas se lancer dans la science avant d'avoir fait une complète et entière étude de soi-même. Ceux qui ont commis ou commettront cette erreur sont voués à un terrible repentir.

Mais par qui avons-nous donc été éduqués pour pouvoir en arriver à ça ?



Et la pensée créa la solitude.

Que faire d'une vie ?



Un jour, nous nous ennuierons.



Une télévision pour mieux languir et apprendre la science plus facilement.

Regardons une chaîne culturelle entrecoupée de frénétiques zappings.



A ma mort, mon sexe tombera.



Le mouvement fait pour aller aux toilettes est très constructif.



Est-ce que, comme moi, vous marchez dans votre chambre ?



Certaines personnes sont trop éloquentes. Elles s'étoufferont en avalant leur langue.

Hélas, nous sommes tous trop éloquents.

Ouverture

Au diable la naïveté.
Les messes de Bruckner- baragouin judéo-chrétien à l'allemande descendant dans le verger des fourches de fer rouillées à l'acide. Un jardin de pourritures qui jaillit du sol- splendide- et des oliveraies où les feuilles parlent et disent : « nous suons nous aussi, comme les autres arbres, toutes les baves végétales enfouies dans le creux de l'enfer. Ainsi, nous détenons une place de choix dans le monde des arbustes : les orangers vous pondent leurs fruits flétris tandis que nous, nous vous lançons nos branches mortuaires. Vous verrez en hiver le visage de nos printemps : blanc, froid, aigri, découragé ad vitam aeternam. »
Les messes de Bruckner- pures dans l'azur, déterrées dans la terre du malheur, elles sont des plénitudes symphoniques, des gueulantes universelles nageant sur les flancs des montagnes enneigées. Grimpant jusqu'aux cimes, elles estropient le corps et l'âme en rappelant un goût de ciel énorme qui voudrait déverser un jet fluide sur une humanité brûlante. Bien alignées en rang dans les bordures et les noirceurs des trous fins englouties par les troncs (O l'indispensable armée avec son service militaire d'une seule journée et qui se fait musique !), les messes semblent être sorties d'un merveilleux et féerique marécage putride couvert de ces orangers et de ces oliveraies tous gris.
Tenez, prenez par exemple les orangers : ils vous évoquent la lande sèche et la sueur d'été des maquis méditerranéens ? Et pourquoi, comme dans cette musique, ne verrions-nous pas plutôt dans l'orange son éclaboussure, lorsque, broyée par le sabot d'un âne, elle donne naissance à l'eau, à la mer et à toute l'immensité de son étendue ?
Tout est ravagé dans ce décor méditerranéen qui est brucknérien par essence, par besoin et par devoir.
Les trompettes de la messe brucknérienne plongent dans la mer.
Les orangers et les oliveraies se scient et s'écartèlent.
La terre verte et le ciel rouge sont brûlés au vif par le soleil planté de verrues et de cornes étirées.

Le cri strident de l'astre du midi, c'est un peu du Bruckner.

♦♦♦

Puisque tu es là tout pour moi dans ce ciel d'or et que nos lèvres se réclament, je veux te dire à quel point nous nous ressemblons. Tu veux être protégée, je veux te protéger. Tu es forte, je suis fort. Ton insouciance m'égaye, ma rêverie te réconforte. Tu es dans mon cœur, je suis dans le tien. Tu as mille visages et, pour toi, je n'en ai pas moins. Ton corps regorge de jolies petites choses et se marie avec le mien par le nœud de l'amour. Tes vêtements partent en lambeaux au ciel souriant. Il faut que tu sois toujours là devant moi, toi qui fais tout. Tu es moi puisque tu es mon amour. Une part de moi.

♦♦♦

Ma main gauche plonge dans l'ombre.
Ma main droite plonge (devinez où ?) dans la lumière.
Elles trempent dans l'eau claire et mon corps fuit dans le ciel étoilé.
Je parcours les fleuves dans les voies spatiales.
Des sapins s'élèvent, me portent et m'emmènent à travers la nuit bleue et chaude de l'été.
Soulevée par les astres, mon ombre blanche glisse comme le serpent à travers les étoiles.
Les forêts de la nuit sont montées en haut des cieux et les éléments se sont caressés.
Le lit de forêts et d'étoiles s'est mêlé.

Je suis piqué et égratigné jusqu'au sang.
Les éléments se frottent et prennent feu.
Le décor se casse et dégringole.
Je tombe dans la plaine.
Fin du rêve.

Frottant le mur de ma main comme on frotte la lampe d'Aladin, mon vœu s'exauce et je vois ceci : un bateau s'élance sur la mer plate et calme où se reflète la voile blanche au milieu de majestueux récifs. C'est l'ombre errante, l'amie des nuits chaudes. D'une côte à l'autre, le marchand de tapis conduit son vaisseau sous le parc fiévreux de la voûte étoilée.
C'est un Orient magique. C'est un Orient des temps futurs. Je ne vois plus le commerce ni les marchandages. Je vois des hommes fiers de leur Orient et célébrant leur culture. Un Orient riche et autonome où on s'applique à bannir l'ancienne pauvreté. On y sent les oasis, la fraîcheur et l'eau qui baignent dans l'ardent crépuscule.
Et la mer devint désert.
Et les tapis se déroulèrent dans le ciel.
Et les marchands s'envolèrent là-haut, s'agrippant aux dessins qui imitaient les étoiles.

♦♦♦

Toucher la lumière de la nuit et voir le sable d'or reflété par la lune.
Le jour brille sur la mer bleue et le regard va à ses étincelles.
Les impressions de l'été se respirent et font renaître des moments d'enfance.
Loin du monde, le rêve fut présent sur la côte bitumée qui brûlait au soleil impeccable.
Je vois la chaise ancienne non loin de la tonnelle.
Je sens l'odeur de la terre.
O la clôture et la maison voisine !
Je revois la chatte qui dort avec insouciance, enveloppée dans sa fourrure d'été.
Aujourd'hui, les senteurs du passé se recréent par l'écriture.
L'âge est venu où la vie doit- tant bien que mal- se reconstituer.
Le ciel s'est revêtu d'un rose indigo pur, divinisé par la forme qu'il dessine ; d'un rose à la Turner.

Quand la mièvrerie de la magie présente rejoint celle du passé.

♦♦♦

Final

À la branche qui tend ses mains vers l'enfer et, de ses ongles acérés, égratigne ce plafond pourri et miteux qu'on appelle ciel.
Au bois qui m'évoque la grotte perdue au pied des falaises, dans les tempêtes hurlantes et gémissantes de la nuit, au bord d'une mer dévastée.
À la feuille battue par la pluie et le vent, bouffée par la chenille dans sa sève, meurtrie par la terre vieille et tremblante.
À l'île déserte que je ne vois pas puisqu'elle est dans le noir, toute seule, immobile dans un horizon profond et sans voix.
À l'oiseau perdu dans sa course et qui, affolé, titube une dernière fois dans son ciel, avant de tomber à pic sur la grande eau sanglante, où le vautour, l'aigle et le poisson attendent de lui brûler la chair.

À l'ouragan bleuté et vierge dans sa façade qui ne dit rien, pas même un « je t'aime. »
À l'ouragan des nuages noirs qui se rencontrent, faisant craquer le tonnerre, faisant tomber en trombes la pluie et la grêle.
À l'ouragan des soirs puissants gueulant à la neige, à la glace et à la gerçure.
Son vent, son ivresse et ses tourbillons.
Sa lande giflée, ses vagues battues et son cri de la nuit.

À celui qui tend ses bras, claque le sol et fouette les blancheurs des cimes, le flanc des montagnes et les colonnes de la mer.